

L'AXIOME DU FANTASME

Agnès METTON

Rome, le 25 mai 2024

Chers amis romains,

Nous allons aujourd'hui nous consacrer essentiellement à lire la dernière leçon du séminaire, qui donne son titre à mon intervention. Cette leçon 21 fait un condensé et l'aboutissement de ce que Lacan a produit durant toute l'année sur le fantasme. Le cheminement est didactique et l'on est pris par la main pour ne pas s'égarer dans les complexités sur lesquelles il ne recule pour autant pas...

Lacan commence par préciser que parler de logique du fantasme, ce n'est pas du tout quitter la clinique. Il donne des illustrations où des analysants apportent à leur analyste du contenu ou des termes étonnamment proches des siens, montrant l'étroite articulation de ses théorisations avec la pratique. Rappelons-nous ici qu'avec l'acte de fondation en 64, Lacan a défini l'éthique de la psychanalyse comme la praxis de sa théorie.

Voici une première remarque importante : dans *la condition de local* du cabinet de l'analyste, la consigne de l'association libre *conditionne* – c'est le terme de Lacan - *conditionne* le discours de l'analysant. On savait déjà que cette association libre ne l'est pas du tout, libre, du fait des réseaux signifiants de l'inconscient, mais Lacan y ajoute un ingrédient : *Ce qui conditionne ce discours au-delà de nos consignes... un élément supplémentaire, l'interprétation*. Le discours de l'association libre est donc impacté d'être adressé et, je cite, *d'être en passe d'être interprété*.

Il a eu souvent recours à la logique durant cette année. La logique distingue des phrases assertives, des phrases impératives, ou des phrases imploratives. Seules les phrases assertives peuvent répondre aux exigences logiques telles que puissent s'en déduire d'autres énoncés.

Puis il souligne que *l'énoncé* (distingué de l'énonciation) *est constitué par une chaîne signifiante*. Progressant vers sa formalisation de la logique du fantasme, il ajoute : *Ce qui est, dans le discours, objet de la logique, est limité par des conditions formelles*.

Il passe alors à l'examen de la fonction de la négation. Il critique comme insuffisante la négation d'Aristote, établie selon le principe du tiers exclu, qui fait que soit une proposition est vraie, soit sa négation est vraie, sans autre solution possible. Or, *la contradiction- c'est-à-dire qu'une chose soit affirmée et niée en même temps sous le même angle- est la propriété de l'inconscient*. Ce principe non contradiction est lié à la structure de l'inconscient *comme un langage*. Il y a des dimensions dans lesquelles ce principe n'aurait pas sa place : le réel par exemple car *dans le réel, il n'est pas question de contradiction*. Le principe de contradiction, où il s'agit de négation, implique que l'on soit dans un langage. *Si l'on remarque que, quelque part, le principe ne fonctionne pas, c'est donc qu'il s'agit d'un discours*. L'inconscient, nous explique Lacan, en contredisant au principe de contradiction, *prouve du même coup qu'il est installé dans le champ logique et articule des propositions*.

Pourquoi dire qu'il est dans la logique alors qu'il y contrevient ? dire qu'un énoncé n'est pas dans la logique, qu'il en viole la loi, c'est le questionner en termes de logique, logique où il se trouve par là-même installé. C'est analogue à l'histoire du tableau (p 31) où l'on inscrit 1234 et « le plus petit nombre entier qui n'est pas inscrit au tableau ». Dès que l'on déclare que ce serait 5 ou 6... ce nombre « pas inscrit » se trouve inscrit, logique.

Toujours dans l'étude des négations, il *distingue la loi de non-contradiction de la loi de bivalence*. Si le principe de contradiction concerne uniquement les phrases assertives, celles dont on peut impliquer une conséquence, la loi de la bivalence est globale : elle concerne toutes les propositions dont on dit alors que *toute proposition est soit vraie soit fausse*, dans un ou bien ou bien radical, *tranchant* dit Lacan. En contrepoint de cet aspect tranchant (c'est vrai ou c'est faux), Lacan propose plusieurs sortes de formulations qui apportent modulation et nuances. *On ne sait pas si, est-il vrai qu'il soit faux, il est faux qu'il soit vrai*, on pourrait ajouter le tout simple « ce n'est pas faux », ou encore « je n'ai pas d'objection » quand on vous fait une proposition, etc.

Ces subtilités langagières autour de la négation ont un poids logique et donnent *sa valeur à la présence de la dimension ... de la vérité*. Dans le discours de l'association libre, où l'analyste a demandé de *ne pas regarder plus loin que le bout de son nez*, de ne pas réfléchir, il y a place pour la dimension de la Vérité, la vérité que l'analysant recherche. Leçon technique, *c'est une vérité à chercher dans les failles des énoncés*. Ce qui suppose *une cohérence impliquant réfection* (soit correction, rectification) *éventuelle des dites failles selon les normes qu'évoque la présence de la dimension de la vérité, dimension inévitable dans l'instauration du DA*.

Continuons : *Le discours analytique est un discours soumis à cette loi, de solliciter une vérité qui parle... la solliciter d'énoncer un ver-dict un dict véritable. La règle en prend une tout autre valeur* : la libre association constitue une sorte de ruse, de *faire semblant de ne pas se soucier (de la vérité), de s'en foutre, de penser à autre chose, comme ça elle lâchera peut-être le morceau*. Voyez le principe : avec l'inconscient, dont le travail vise toujours et par définition, à se dissimuler, à ne pas s'avouer, il convient de se montrer habile, d'avoir l'air de ne pas le viser -pour ne pas induire sa résistance-, et de le traquer dans les failles du discours, pas frontalement, mais plutôt latéralement, incidemment, presque par accident. Ce principe, les psychanalystes nous dit-il, *ont tendance à l'oublier, et ont de fortes raisons pour cela*.

De cette vérité sollicitée par le DA, Lacan pointe : *en somme, on interroge la vérité d'un discours qui peut dire oui et non en même temps. C'est un discours qui n'est pas soumis au principe de contradiction, suivant Freud, et qui, se disant, se faisant, comme drôle de discours, introduit néanmoins une vérité*.

Vérité introduite, même parfois dans des situations bien paradoxales. Lacan reprend l'affaire des rêves menteurs. C'est le cas de la jeune homosexuelle que ses parents conduisent à Freud pour la rectifier dans l'orientation de ses choix d'objet. De la série des rêves où elle anticipe la réussite de l'entreprise, Freud dit qu'ils sont « mensongers et hypocrites » NPP 264, car il repère bien que le refus de la jeune patiente persiste. Sachant le mauvais accueil que les psychanalystes vont réserver à l'ébranlement de leur « mystique », il écrit « le rêve n'est pas l'ics ». Remarquons d'ailleurs que Freud avait indiqué le rêve comme voie royale d'accès à l'inconscient, et non pas comme l'ics lui-même. Lacan, lui, va plus loin que Freud. Je lis : *l'ics*

préserve une vérité...mais, si on le pousse, il peut mentir. Précision technique et peut-être éthique dans ce cas précis.

Que signifie que l'inconscient préserve une vérité ? Le langage précède le sujet, *l'inconscient est d'avant le sujet*, et il y a une *antériorité logique du statut de la vérité, sur quoi que ce soit, qualifiable de sujet, qui puisse s'y loger*. La vérité a une place préalable dans le lieu de l'Autre. *Le rapport à la vérité est (alors) impossible à exclure* ; sa place est contenue dans le dispositif. Plus, Lacan attire sérieusement notre attention de praticien : *si l'interprétation n'est que ce qui rend du matériel, si on élimine radicalement la dimension de la vérité, toute interprétation n'est que suggestion*. C'est net et précis.

Deuxième remarque sur le rapport interprétation-vérité avec les considérations de Glover, qui écrit de l'interprétation : *inexacte, ça ne veut pas dire qu'elle soit fausse*. On voit ici tout de suite l'intérêt d'avoir mis en jeu les diverses négations. Une interprétation inexacte peut être *féconde*, c'est-à-dire qu'elle *ne tombe pas forcément à côté* et peut avoir pour effet de *chatouiller* la vérité. Alors une interprétation *qui ne s'articule pas avec la vérité du moment* peut obtenir que la vérité se mette à sortir. Inexactitude ne rime pas avec inefficacité.

Dans le DA la vérité est représentée par la réponse interprétative. *C'est l'interprétation comme y étant possible, même si elle n'a pas lieu, qui oriente ce discours (analytique)*, qui de ce fait reste aimanté par la question de la vérité. L'association libre, appelant l'interprétation, en attente d'interprétation, institue *un lieu réservé à la vérité*.

C'est ce lieu *qu'occupe l'analyste*. Or, le patient ne le place pas là mais - c'est là la définition du transfert selon Lacan- le met en position de SSS. L'analyste est donc *entre deux chaises -entre la position fausse, d'être le SSS, ce qu'il sait bien qu'il n'est pas, et celle d'avoir à rectifier les effets de cette supposition que fait le sujet, et ceci, au nom de la vérité*. Autrement dit, l'analyste, utilise le transfert pour faire produire du matériel, et interprète - dans une rectification du rapport du sujet à sa vérité - les effets du transfert, qui s'avère à la fois moteur et résistance dans la tâche analysante.

L'analyste, occupant le lieu réservé à la vérité, dans la *place de celui qui entend ne peut fonctionner que comme relais par rapport à cette place* : autrement dit, *la seule chose que sache l'analyste, c'est qu'il est lui-même, comme sujet, dans le même rapport à la vérité que celui qui parle*. Et comme il précise que la difficulté du rapport à la vérité ou la difficulté d'être, *c'est probablement la même chose*, il poursuit. *C'est la condition de l'analyste que de ne pouvoir répondre qu'avec sa propre difficulté d'être -d'être analyste*. Résumons qu'occupant le lieu réservé à la vérité, il est ramené à sa propre difficulté d'être analyste. Voilà une forte raison pour l'analyste d'oublier parfois le principe que le DA est tendu vers la dimension de la vérité. Fin du chapitre un.

Alors, où en sommes-nous ? la logique de l'inconscient est articulée à la clinique. Le discours de l'association libre est conditionné par le fait d'être en passe d'être interprété. L'inconscient qui ne se soumet pas au principe de non contradiction est structuré comme un langage et est dans un champ logique. Et l'association libre est une méthode visant à ce que la vérité parle. Une vérité préservée par l'inconscient et représentée par l'interprétation. Son lieu est occupé par l'analyste, qui ne peut opérer dignement qu'avec sa difficulté.

Le chapitre 2 introduit le désir. Il s'articule avec ce qui précède au titre de la difficulté de l'analyste : *Poser que cette vérité se rapporte au désir va peut-être nous rendre compte des difficultés que nous avons dans notre champ à manier la vérité.*

Il ajoute, *le désir, ce n'est pas quelque chose dont il soit si simple de définir la vérité. Et pourtant, la vérité du désir, ça, c'est tangible.* Et Lacan s'explique : *Nous avons toujours à y faire, puisque c'est pour ça que les gens viennent nous trouver. Ils viennent au sujet de ce qui se passe pour eux quand le désir arrive à ce qu'on appelle l'heure de vérité.* Ici la description est plutôt simple : *j'ai beaucoup désiré qqch, mais je suis là devant, je peux l'avoir, et c'est là qu'il arrive un accident.*

Tout d'abord rappel : *le désir est manque, dans son essence même. Il n'y a pas d'objet dont le désir se satisfasse, même s'il y a des objets qui sont causes du désir.*

La question arrive : *que devient le désir à l'heure de vérité ?* Bien sûr il est possible d'éviter la situation. Qu'on pense aux ascètes ou au bouddhisme, plusieurs courants visent à réduire l'exercice du désir. *Seulement, poursuit Lacan, le problème est qu'il y a un moment où le désir est désirable- c'est quand il s'agit de ce qui se passe, non sans raison, pour l'exécution de l'acte sexuel.*

Cette question ramène à *la difficulté inhérente à l'acte sexuel, qui centre la recherche analytique que Lacan a posée leçon 19 (368-9).*

Très attentif à éviter le malentendu - Lacan nous alerte sur l'erreur qui serait de *croire que le désir est inséré dans le physiologique.* Il précise alors : *Ce qui apparaît comme la mesure, le test, du désir, autrement dit l'érection, ça n'a rien à faire avec le désir... L'érection est un phénomène qu'il faut situer sur le chemin de la jouissance.*

Et Lacan déroule sa réflexion. Ce qui intéresse la psychanalyse, c'est le désir, le désir inconscient, *pour autant qu'il a rapport avec l'acte sexuel.* Alors c'est parce que la psychanalyse s'occupe du désir inconscient, qu'elle doit s'intéresser à l'acte sexuel. Il établit alors une distinction, tout à fait essentielle, entre désir et jouissance. *Si on ne met pas l'opération de la copulation, de la possibilité de sa réalisation, au registre de la jouissance et non pas du désir, on en est absolument condamné à ne rien comprendre à tout ce que nous disons du désir féminin, dont nous expliquons qu'il est, comme le désir masculin, dans une certaine relation à un manque symbolisé, qui est le manque phallique.* Sur ce point du manque phallique, je vous renvoie à la leçon 19, avec la mise en place d'une valeur d'échange, dont *la part nécessaire de la constitution est prise sur la jouissance masculine (379-380).*

Pour continuer sur la leçon 21, lisons : *Comment donner sa juste place à ce que nous disons concernant le désir féminin, si on ne part pas de ce qui, sur le plan de la jouissance, différencie fondamentalement les deux partenaires ?* Si le manque phallique joue pour les deux sexes, il existe quant à la jouissance une dissymétrie essentielle qui distingue les deux positions masculine et féminine, qui les sépare d'un *abîme.* Lacan produira des années plus tard son tableau de la sexuation, mais la base en est établie : un rapport au phallus pour les deux, mais une différence fondamentale entre les 2 jouissances.

C'est de cette différence fondamentale des jouissances qu'il faut partir pour savoir à *quelle distance placer le désir* -et Lacan précise- *c'est-à-dire ce dont il s'agit dans l'ics, le désir dans son rapport à l'acte sexuel.* La réponse vient : *ce n'est pas un rapport de choses qui collent.* Le désir justement est parfois problématique à l'heure de vérité, à distance.

Il précise ensuite une caractéristique essentielle du désir. *Le désir n'a rien à faire qu'avec la demande. Le désir n'est intéressé dans l'acte sexuel que pour autant qu'une demande peut être intéressée dans l'acte sexuel.* Nous avons donc un terme supplémentaire à ajouter à vérité, désir et jouissance : c'est le signifiant demande.

Il revient sur l'acte sexuel qui a eu de nombreux développements toute l'année. *Il n'y a pas d'acte sexuel préfigure il n'y a pas de rapport sexuel.* Pas d'acte sexuel c'est au sens pas d'acte sexuel dont se déduit un sujet qui puisse se dire homme ou femme autrement que dans l'opposition signifiante homme-femme, puisque ni l'un ni l'autre n'a de corrélat et que, du lien entre les deux, rien ne peut se dire (373 leçon19). De plus, (leçon 20) *la référence au signifiant étant seule à pouvoir constituer l'acte sexuel comme acte, il s'ensuit que le mâle et la femelle ne sont pas intéressés dans l'acte sexuel comme deux entités naturelles.* La référence signifiante les introduit sous la forme d'une fonction de sujet (393 leçon 20), et a pour effet la disjonction du corps et de la jouissance. Retenez la disjonction corps et jouissance, on y reviendra.

Le désir dans l'ics est structuré comme un langage- puisqu'il en sort. Le désir est articulable du fait de son origine dans la demande, même si- Lacan y insistera ailleurs (Discours à l'EFP par ex)- il n'est pas articulable de la place du sujet.

Continuons à suivre le raisonnement. *Le désir surgit de la dimension de la demande. C'est ce qui fait qu'il est de sa nature de n'être pas satisfait. Car il est de la nature de la demande, qui a été langagière, qui est demande articulée, que -même satisfaite sur le plan du besoin qui l'a suscitée – elle engendre cette faille du désir qui vient de ce qu'il y a en elle quelque chose de déplacé qui rend l'objet de la demande impropre à satisfaire le désir.* Lacan illustre alors avec le sein ce déplacement, ce glissement qui est à l'origine de l'insatisfaction structurelle du désir. Au besoin digestif est substitué ce quelque chose qui est perdu, qui ne peut plus être donné.

Il poursuit, toujours avec grande clarté sur des notions précises, précieuses, et à retenir : *On ne peut satisfaire que la demande. Il n'y a pas de chance que le désir soit satisfait.* Maintenant attention : *C'est pourquoi il est juste de dire que le désir, c'est le désir de l'Autre. La faille qui lui est constitutive (qui est constitutive du désir) se produit au lieu de l'Autre, en tant que c'est là que s'adresse la demande, et que le sujet se trouve devoir cohabiter avec ce dont l'Autre est aussi le lieu, au titre de la vérité (416).*

Nous avons là un éclairage sur l'articulation désir-vérité posée comme question au début de ce chapitre 2. Le désir s'adresse, par la demande, à l'Autre, l'Autre qui est aussi le lieu de la vérité. Aucun autre *abri* pour la vérité que ce lieu où s'adresse le désir du sujet – ce qui relie les deux termes désir et vérité par le biais du 3ème, le grand Autre.

Lacan nous donne des lumières supplémentaires sur la formule *le désir c'est le désir de l'Autre.* Il utilisera d'abord l'apologue du vendeur. *L'art du vendeur, c'est de faire désirer à qqn un objet dont il n'a aucun besoin, pour le pousser à demander.* C'est assez simple : *En somme c'est par le désir de l'Autre que tout objet est présenté quand il s'agit de l'acheter.* L'acheter poursuit Lacan, l'acheter -lâcheté. Là, surprise ! L'articulation clinique désir-lâcheté amenée par cette homophonie en français, est importante. *Cette série de malversations, que la vie résume sous le signe du désir, aura pour résultat principal... de te pousser toujours plus dans le sens de te racheter- de te racheter de ta lâcheté.* La clinique, explique-t-il, montre que le patient *sait très bien que la lâcheté est intéressée.* L'exemple lui vient de Freud avec l'Homme aux rats.

Cependant l'affaire n'est pas claire. Il questionne : *Où est-elle la lâcheté (qu'il renomme couardise dans le CR du séminaire) ? Est-ce de céder au désir de l'Autre ? mais alors qu'est-ce que le courage du sujet ? c'est peut-être cela même justement, à savoir, jouer le jeu du désir de l'Autre. On commence par donner la prime à quelque chose que l'Autre s'achète- et aussi bien, c'est peut-être sa lâcheté à lui- mais à la fin on s'y trouve, on s'y retrouve. Oui, en fin de compte, quand il s'agit de névrose, le problème est bien là.*

L'apologue du vendeur est clair pour les objets du monde. Mais Lacan dit peut-être aussi que l'objet, l'objet petit a, que le névrosé situe et va demander dans l'Autre, le sujet peut, à terme, s'y retrouver. Ou qu'il se retrouve dans l'objet qu'il voudrait être pour que l'Autre le demande. La question il me semble, nous porte à la fin de l'analyse, voire à ses finalités.

La position de lâcheté à l'entrée en analyse, ce serait alors l'appui structural sur l'Autre et son désir, l'aliénation au désir de l'Autre auquel le sujet cède. Mais à la fin, il y aurait lieu de reconnaître ce qui de la structure s'impose au sujet comme incurable, c'est-à-dire la confrontation structurelle au manque, et le rapport à l'objet. *On commence par donner la prime à quelque chose que l'Autre s'achète- et aussi bien, c'est peut-être sa lâcheté à lui- mais à la fin on s'y trouve, on s'y retrouve. S'y retrouver dans le quelque chose qui intéresse et soi et l'Autre. Le courage du sujet à la fin ce serait jouer le jeu du désir de l'Autre, mais autrement, avec un nouveau savoir sur ce quelque chose où se retrouver.*

Lacan revient encore sur le désir comme désir de l'Autre pour justifier la difficile notion de désir inconscient. *Ce qui nous permet tout de même de parler de désir inconscient, c'est l'incidence du désir de l'Autre, ...la captivation du désir dans le désir de l'Autre. Puis :*

Il y a là un pas à franchir. Si le désir est inconscient, nous dit-on, c'est que, dans le discours qui le supporte, on a fait sauter un chaînon, si bien que le désir de l'Autre en est rendu méconnaissable.

La compréhension de la suite est plus ardue : *c'est le truc le meilleur qu'on a trouvé pour stopper cette mécanique.* Là, question de lecture : si la mécanique est bien celle de rendre le désir de l'Autre méconnaissable, le truc le meilleur pour la stopper serait alors le pas à franchir que Lacan propose pour contrer cette mécanique de méconnaissance, pour pouvoir reconnaître la captivation dans le désir de l'Autre. Il faut un pas. Et Lacan de rappeler ici une nouvelle fois les *subtilités de la négation en français, avant de s'amuser de divers jeux de mots et d'écriture autour de désir pas (et non le non-désir).*

Le désir inconscient, c'est le désirpas, soit qqch qui déchoit par rapport à je ne sais quel irpas-irpas désignant ici le désir de l'Autre.

Nous voici devant une proposition de dégageement du désir de l'Autre. Je lis : *interpréter ce désir se verbaliserait assez bien d'un irpasser. L'interprétation, c'est à y r'passer (nouveau jeu sur la langue qui évoque aussi que la chose ne se construit pas en une fois) que peut se faire l'inversion par quoi elle prend la place du désir -là où il est d'abord. Y'passer, l'interprétation du désir, du désir de l'Autre, a pour effet de faire inversion et de se mettre à la place du désir, expliquant la formule le désir c'est son interprétation.*

L'interprétation qui à la fois reconnaît la place prise par l'Autre, et s'en sépare avec les « dés » de désirpas, celui qui fait se concentrer sur l'irpas. L'interprétation qui fait, qui est le désir du sujet, le détache du désir de l'Autre.

Et il ajoute plus loin : *nous comptons bien qu'il (le désir que nous avons interprété) ne l'aura pas (son issue), et qu'il restera toujours, et d'autant mieux un désirpas.* Là, l'importance du maintien de la question du manque est nette : le désir saturé risquerait de disparaître.

Lacan peut désormais clore ce 2^{ème} chapitre qui a traité du désir inconscient dans son rapport avec la vérité, avec l'acte sexuel, avec le manque, avec la demande, avec le désir de l'Autre et avec l'interprétation. La question qui ouvre le 3^{ème} chapitre est celle du support du désir inconscient, soit le fantasme.

Tout d'abord, retour sur la logique pour critiquer comme fausse *la solution* qui situe - pour certains logiciens- le vrai dans la signification. Il argumente : *ce qui se déduit d'une instauration formelle* ne saurait en aucun cas se fonder sur la signification, qui n'est jamais univoque. *Quel que soit le signifiant que vous avancez pour épinglez une signification*, il sera insuffisant à fixer une signification de vérité. Et il affirme : *Il n'est possible d'instaurer un ordre logique qu'à attribuer la fonction de vérité à un groupement signifiant.*

Rappelant sa question sur la fonction du fantasme, il poursuit ainsi : *Je dis – (selon le) modèle « un enfant est battu » - que le fantasme n'est qu'un arrangement signifiant, dont j'ai donné la formule en y couplant le petit a au S barré. Cela veut dire que le fantasme a deux caractéristiques – la présence d'un objet a, et d'autre part, rien d'autre que ce qui engendre le sujet comme \$, à savoir une phrase.*

La formule du fantasme est connue. On y repère le petit a - notion pourtant pas si évidente car il s'agit d'un objet qui a une existence logique mais pas de représentation dans l'univers sensible, et le \$ barré. A côté de sa formule, Lacan nous donne deux caractéristiques du fantasme : la présence d'un objet a (comme dans la formule), et non pas \$ en tant que tel mais *rien d'autre que ce qui engendre le sujet comme \$, à savoir une phrase. C'est-à-dire la phrase par laquelle s'opère la division subjective.*

C'est pourquoi Un enfant est battu est typique, nous dit-il. Restons très attentif : *Un enfant est battu n'est rien d'autre que l'articulation signifiante Un enfant est battu – à ceci près, lisez le texte, que là-dessus vole ceci, impossible à éliminer qui s'appelle le regard.* Nous tenons donc nos deux caractéristiques du fantasme : un objet petit a, ici le regard, et une phrase, une articulation signifiante, *Un enfant est battu.*

Et Lacan de vouloir poser maintenant *les arêtes fermes de son statut.* Il lui faut retourner au quadrangle auquel il s'est référé de façon récurrente au cours du séminaire (p.122) d'où se déduit que *la structure purement signifiante, grammaticale, du fantasme* trouve son complément dans la *signification de vérité* qui s'y lie.

Ce groupement signifiant qui a fonction de signification de vérité et instaure un ordre logique, n'est pas à étudier pour sa signification mais pour son existence et son rôle logique.

Maintenant allons vers *ce petit trait clinique*, tiré de Freud : *le fantasme, le même, se rencontre dans des structures névrotiques très différentes, et il reste à une distance singulière de tout ce qui se débat dans nos analyses. Il semble que le fantasme soit là comme une sorte de béquille, de corps étranger.* Donc le fantasme n'est pas spécifique d'une névrose particulière, et se présente comme peu intégré au discours de la cure, à laquelle il est comme étranger. Lacan avait dit plus haut leçon 20, que chez Freud on pouvait lire que *le fantasme a le privilège d'être plus inavouable que quoi que ce soit (390)*, et lui-même décrit le fantasme comme *quelque chose de clos, une signification fermée (387).*

Sur la question de que devient le désir à l'heure de vérité, la réponse est maintenant donnée quant au rôle du fantasme : *subvenir à la carence du désir à l'entrée de l'acte sexuel. Il*

faut bien, en effet, que le fantasme y soit mis en jeu, intéressé, ne serait-ce que pour faire les pas de l'entrée. On a dans la névrose, l'appui du désir sur le fantasme, quand il s'agit de l'acte sexuel.

Revenant sur la *distance singulière* où se tient le fantasme par rapport au quotidien des discours constitutifs de l'analyse, il dit *le fantasme est à distance de la zone où se joue ce que j'ai mis en valeur comme primordial, de la fonction du désir et de son lien à la demande*. Dans la zone du désir en lien à la demande, se jouent dans l'analyse tous les bla-bla et les diverses non satisfactions du désir. Je cite : *c'est de cette distance si évidente que résulte l'inflexion qui a tourné l'analyse tout entière autour des registres dits de la frustration et autres termes analogues*. Vous reconnaissez la critique de la réduction de la question du transfert à ce qu'en ont fait les post-freudiens et les tenants de la relation d'objet. C'est une première remarque concernant l'écart entre fantasme et désir, la mise en évidence du lien théorie et pratique. La deuxième remarque liée à cette distance entre fantasme et lieu du désir-demande est encore plus clinique. Je lis : *c'est aussi ce qui nous permet de faire le point de la différence qu'il y a de la structure perverse à la structure névrotique*. Laissons cette importante question en attente.

C'est selon la logique que Lacan affirme que *le fantasme y a rôle de signification de vérité*. Commentaire de Lacan : *ce fantasme, vous loupez la commande à vouloir à tout prix l'insérer dans le discours de l'inconscient. Il résiste à cette réduction*. Le fantasme, corps étranger, résiste à s'insérer au flot du discours, il vaut pour lui-même en tant que signification de vérité (et non pas pour la signification de sa phrase grammaticale). Si le fantasme résiste à cette réduction, c'est peut-être à relier avec le fait qu'on n'en attrape jamais (exceptionnellement dit Lacan) *le temps deux, le temps médian où le sujet est à la place de l'enfant, soit où le sujet pourrait dire je en énonçant ce fantasme*.

Et enfin, au bout d'un insoutenable suspense qui aura duré toute l'année du séminaire, un nouveau terme va surgir pour dire *le rôle du fantasme dans l'ordre du désir névrotique*. On a appris jusqu'ici qu'il soutient le désir, oui mais par quelle voie ? Lacan répond : *signification de vérité. Dans votre interprétation, le fantasme n'a pas d'autre rôle que celui d'un axiome*. Le mot arrive ici, après un an à côtoyer la logique. Axiome, l'axiome du fantasme, qui fait un écho au départ du séminaire, avec l'axiome de ce qu'un signifiant ne saurait se signifier lui-même. Un axiome, qu'est-ce que c'est ? C'est une proposition, un principe, une prémisse nécessaire à une démonstration, il est considéré comme évident, admis comme tel, n'est pas soumis à démonstration. C'est donc un élément articulé qui est là, posé au départ, et dont se déduisent un certain nombre de raisonnements. Signification de vérité, le fantasme est indiscutable en tant que tel, il se pose là, corrélé au je ne pense pas, et fonctionne de façon fermée. Il est ce dont ça part. *Un axiome. Dans votre interprétation le fantasme n'a pas d'autre rôle. Vous avez à trouver, pour chaque structure, à définir les lois de transformation qui assureront à ce fantasme la place d'un axiome dans la déduction des énoncés du discours inconscient*. Et donc rejoindre avec cela la forme particulière du désir au sein de chaque névrose (prévenu, insatisfait, impossible).

C'est la seule fonction possible qu'on puisse donner au rôle du fantasme dans l'économie névrotique. Fonction d'axiome dans l'économie névrotique, c'est-à-dire dans ce qui a trait au désir, certes, mais aussi à la jouissance, ou aux jouissances.

En effet Lacan ajoute encore un pas dans son déroulement : *La matière et l'arrangement de ce fantasme sont empruntés au champ de détermination de la jouissance perverse.*

Suit une invitation à la lecture du cas Florrie, névrosée dont le cas est rapporté par Havelock Ellis, où Lacan ironise abondamment sur cet analyste, complètement berné par sa patiente. Une phrase mérite d'être extraite de ce divertissement final : *Florrie, affectée de fantasmes de flagellation, arrive une fois à franchir l'interdit qu'ils représentent pour elle. Un franchissement de cette sorte peut en effet arriver au névrosé, mais sans que, jamais, il n'y ait rien pour lui d'équivalent à la jouissance perverse.*

Que le fantasme s'appuie sur l'arrangement emprunté à la jouissance perverse ne dit pas du tout que la névrose accède à la perversion dans la jouissance. D'ailleurs Freud n'avait-il pas parlé de la névrose comme négatif de la perversion ? On retrouve la question du négatif...

Vous vous rappelez que Lacan avait posé à propos de la situation du fantasme : *c'est aussi ce qui nous permet de faire le point de la différence qu'il y a de la structure perverse à la structure névrotique.* Cela vaut la peine de revenir à ce qu'il avait dit plus tôt. Alors qu'il écrit *il n'y a pas d'acte sexuel*, pour la perversion il précise : *pourtant il n'y a que cet acte pour rendre compte de la perversion.* Pour la perversion donc il n'y a que l'acte sexuel. Et, sur la question d'où le pervers tire sa jouissance, Lacan nous dit : *le sujet ne peut venir à trouver sa jouissance qu'au niveau de cet irréductible qu'est le petit a originel.* Il précise : *sa tentative (du pervers) est de re-conjoindre la jouissance et le corps, séparés de par l'intervention signifiante... la perversion est une voie d'accès à petit a (396, 20).*

Donc le fantasme pour la névrose, c'est une phrase, ou un fragment de phrase, dont matière et arrangement sont empruntés à la jouissance perverse. Ce groupement signifiant fonctionne comme un axiome, un donné, quelque chose qui ne se démontre pas et a une signification de vérité et à partir duquel la logique du discours inconscient de la névrose se déploie, par transformation, pour rejoindre les registres de chaque névrose. C'est une formule fondamentale écrite $\$ \diamond a$, et d'où découlent logiquement les développements inconscients du sujet. Si on le prend par l'envers, au moment de sa traversée (du fantasme), on perçoit l'appui que le fantasme offre au sujet, puisque Lacan quelques mois plus tard évoque dans la Proposition du 9 octobre 1967 *le virage où le sujet voit chavirer l'assurance qui lui était offerte par le fantasme où se constitue pour chacun sa fenêtré sur le réel.*

Pour le pervers, pour qui il n'y a que l'acte sexuel, son unique accès à l'acte et à la jouissance serait le *petit a originel*, toujours perdu mais incitant les sujets de cette structure à viser à le retrouver sans fin pour leur jouissance, dans ce projet impossible mais répété de conjoindre à nouveau jouissance et corps.

Les questions de réalisation ne sont pas du même jeu dans les deux cas. On saisit deux fonctions distinctes du fantasme : appui pour le désir en ce qui concerne le névrosé, et arrangement direct sur la voie de la jouissance en acte pour le pervers. Ce que Lacan formule : *De la fonction du fantasme -tel que nous l'imaginons, nous autres pauvres névrosés – au niveau dit pervers, à sa fonction dans le registre névrotique, il y a exactement, dirai-je, la distance de la chambre à coucher.*

Mais poursuit-il *est-ce qu'il y a des chambres à coucher ? – alors qu'il n'y a pas d'acte sexuel.* Et il nous offre une amusante description topographique de *tout ce qui se passe de névrotique*, soit que le désir névrotique n'arrive pas jusqu'à la chambre à coucher.

Enfin Lacan, avec l'esprit qui le caractérise, nous conduit à une ouverture sur une suite à penser. *Tout ceci nous amène à la porte que je vous inviterai à franchir l'année prochaine, à savoir celle d'une chambre à coucher, où il ne se passe rien, si ce n'est que l'acte sexuel s'y présente comme forclusion, à proprement parler, Verwerfung. Cette chambre à coucher, c'est ce qu'on appelle communément le cabinet de l'analyste.*

Dans le DA, d'acte sexuel, il n'y en a pas, pas de *formulable dans la structure* (comme il le dira dans Radiophonie 413 AE), pas qui permette à un homme ou à une femme en s'annonçant homme ou femme, ni de saisir le référent de ces signifiants, ni d'appréhender quoi que ce soit de leur lien. Cet « il n'y a pas », c'est une Verwerfung, un impossible de structure.

Le cabinet de l'analyste voilà la chambre où le sujet se couche - la *condition de local* du début de la leçon - et où l'acte sexuel se présente comme forclos. Cet impossible de structure de l'acte sexuel ouvre à la question de l'acte.

Et donc, Lacan annonce une suite plus que logique : *c'est le titre que je donnerai à mes leçons de l'année prochaine – l'Acte psychanalytique.*